Ces trois "spéléos" ont été arrachés au gouffre

Un cadavre retrouvé n'a pu encore être remonté DISPARU

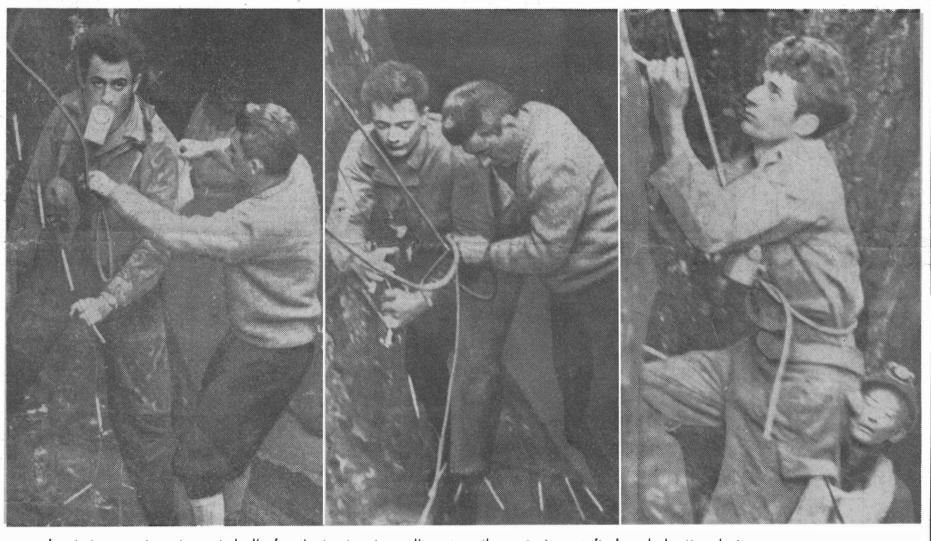
> De notre envoyé spécial: André BROCHIER Reportage photographique: Max PARPALEIX



(Collections MARTI André - SERRET Patrick)

Après six jours d'angoisse. Ces trois «spéléos» ont été arrachés au gouffre. Un cadavre retrouvé n'a pu encore être remonté. Il y a un disparu.

3 «spéléos» arrachés au gouffre.



Les trois rescapés reviennent de l'enfer. Après cinq jours d'angoisse, ils revoient — enfin! — la lumière du jour. De g. à dr. : Alain Besacier qui était le guide des cinq spéléos ; Jacques Delacourt, un des plus jeunes de l'équipe ; Emile Cheilletz : un dernier effort pour grimper les derniers mètres de l'échelle de code. (Ph. Parpaleix)

Le récit du sauvetage en page 14

SAMEDI 8 JUIN 1963

"spéléos" arrachés au gouffre

La Goule de la Fonsoubie. s'est rendue, vendredi à l'au-be à la ténacité et au courage des hommes qui venaient de dutter pied à pier pendant une nuit, véritablement titanesque dans laquelle on avait placé l'ultime espoir de sauver les prisonniers du gouffre.

Mais la rivière meurtrière allait faire payer un lourd tribut à la jeune équipe qui l'a-vait affrontée, confiante dimanche matin.

On le pressentati déjà lorsque l'interminable aurore de ce sixième Jour d'anxiété fit surgir du fond de la nuit les visages émaciés des trois garporter les stigmates de la peur et du drame de ceux qui ne remontaient pas.

cons dont les veux semblaient

remontaient pas.

Il était 8 heures exactement. Depuis la veille, on attendait ce moment, heure par heure, dans l'accomplissement parfaitement synchronisé de la dernière bataille, livrée contre l'eau déchainée.

Cette eau qui déferlait depuis lundi emportant, jour après jour, en trombes furieuses les plus tenaces espérances.

Le plan O.R.S.E.C. mis en vigueur dès les premiers moments du drame allait révéler au cours de cette nuit-là, les immenses ressources des hommes quand les anime la plus gratuite des générosités.

Les Ponts et Chaussées, sous la direction de M. Soubeyran, ingénieur en chef, répondant à l'appel-

du sous-préfet M. Larfaoui, et du capitaine Labattut, directeur de la Protection Civile en Ardèche, entreprenaient contre la montre la réalisation la plus extraordinaire : barrer la rivière en crue, la détourner en même temps que ses cinq affuents (des torrents insignifants habituellement, mais grossis par les pluies), et retenir cette gigantesque masse d'eau, le temps qu'il faudrait aux sauveteurs pour accomplir leur mission.

aux sauveteurs pour accomplir leur mission.

Dans la lumière blafarde des projecteurs, cinq bulldozers travaillant sans relàche pendant 15 heures, avaient repoussé des centaines de mètres cubes d'une glaise lourde, pour dresser, de part et d'autre de la Fonsoubie, un véritable mur qui retomba au signal dans les eaux tumultueuses de la rivière, stoppée dans son élan et détournée en un étonnant lac colinaire.

Les pompes remises en action complétaient ce travail de dérivation qu'il fallait prolonger au maximum. Sur le chantier, pompiers et soldats chariaient sans relâche des sacs de terre échafaudés en un contre-barrage, en prévision d'une rupture toujours possible de la digue artificielle.

Ils sont vivants!

Au camp de base, pendant ce temps, tout près du gouffre, le groupe des spéléologues, équipé minutieusement, était déjà à pied-

on avait dressé les plans, formé les groupes dans une tension croissante. sante. Elles étaient pénibles ces derniè-res minutes décisives et qui se pro-longeaient en attendant l'apaise-ment du torrent retenu par le bar-rage!

Les journalistes, les reporters de la télévision, les radio-reporters gagnés par la même émotion, ne quittaient pas des yeux le tunnel où M. Schaffran et les trois hommes constituant le premier groupe venaient de disparaitre.

Ce fut alors très rapide, inattendu... miraculeux.

Un « Hello » sonore fit bondir soudain tous les cœurs!

Ils étaient vivants, là, tout près.

Les mouvements s'enchainent aus-sitot fébriles mais précis. Une échelle, une nouvelle corde sont lancées.

sont lancées.

Sur la berge, le frère de l'un de ces spéléos prisonniers pleure à côté de moi.

Mais très vite, cette grande joie qui soulageait de tant d'attente, va faire place à une cruelle incertitude.

Combien sont-ils ? Un. tous ?

laire place a une cruelle incertitude.

Combien sont-ils ? Un, tous ?

Le premier, Emile Cheilletz apparaît dans le canot penumatique. Il tente un sourire mais l'émotion est plus forte : il doit fermer les yeux en posant le pied sur le bord du gouffre, puis il se ressaisit pour monter tout scul l'échelle salvatrice. Derrière lui, à cli,q minutes à peine, Jacques Delatour, 18 ans, puis Alain Besacier, 24 ans, vont connaître l'éblouissement de la lumière retrouvée.

Alors on oublie un court moment qu'ils ne sont que trois pour les réconforter, les entendre, les regarder bien vivants.

Sauvés

par leur exactitude

par leur exactitude

Bribe par bribe, sc reconstitue l'épopée tragique dans le gouffre, depuis lundi matin, jour prévu pour le rctour normal à la surface, après une nuit passée sur la fameuse plateforme.

Avec une exactitude qui fut sans doute leur salut, les cinq garcons partent tôt. Ils sont déjà à la voûte Mouillante, lorsque l'eau commence à monter et ils passent in extremis. C'est alors qu'ils comprennent le danger. Leurs réflexes deviennent ceux d'une véritable course contre la mort. En trombe, ils vont passer successivement la Diaclase, la Châtière, et même la grande Marmite. Cette fois beaucoup plus dangereusement. Jean Dupont et Bernard Rassy, fatigués, passent quand-même.

postert quand-même,
Un peu plus loin, ils ne sont
plus que trois, abrités tant bien
que mal dans une galerie inespérée. On suppose que Bernard

Rassy et Jean Dupont ont glissé avant d'être emportés par le torrent.

C'est alors la longue attente, sans doute le désarroi des premières nuits, puis l'apparition des fameux tonneaux lumineux et sauveurs, lancés on le sait de l'extérieur par les sauveteurs. Ils en attrapent dix sur vingt ; de quoi les sauver de la faim, des ténèbres et du désespoir.

On sait le reste ; les eaux apaisées, les trois rescapés poursuivant encore leur sortie jusqu'à 15 mètres à peine de l'orifice où les trouvérent les sauveteurs.

Recherches abandonnées

Recherches abandonnées

Les recherches devaient repren-Les recherches devaient reprendre très vite, car il restait malgré tout un peu d'espoir. Ce fut une pénible incertitude jusqu'à la découverte, malheureusement funeste de l'un des manquants. Il s'agissait de Jean Dupont.

Le corps du malheureux a été amarré à la roche, à la cote moins 40

Le corps du malheureux a été amarré à la roche, à la cote moins 40,

« Il aurait fallu trop de temps pour le remonter tout de suite, a précisé M. Hosteing, préfet de l'Ardèche. Il sera hissé lorsque les conditions le permettront, c'est-à-dire lorsque l'eau ne coulera plus dans le torrent, à ce moment-là, les recherches se poursuivront pour retrouver l'autre disparu ».

Il ne restait plus guère d'espoir de retrouver vivant Bernard Rassy; le temps pressait d'ailleurs dangereusement. Un nouvel orage menaçait. Le barrage ne pouvait retenir plus longtemps le torrent. Et c'est le cœur lourd que les sauveteurs décidaient, à midi, d'abandonner les recherches. Elles reprendront dés que les eaux auront libéré totalement le passage de cette grotte tragique qui n'avait pas voulu rendre ses victimes. Précisons en terminant pour répondre à la questoin posée par plusieurs lecteurs que les frais sont à la charge des collectivités.

A. B.



Jacques Delacourt discute avec un de ses sauveteurs. (Photo Max Parpaleix)

"Nous avons mange mon ceinturon

« Nous avons mangé mon ceinturon pour subsister de lundi à jeudi matin », a dit Emile Cheilretz. qui avec Jacques Delacour, et Alain Besacier, se repose dans une chambre du petit hôpital de Vallon-Pont-d'Arc où les trois jeunes gens ont êté amenés après leur sortie du gouffre. Moins de deux heures après cette remontée, les trois camarades paraissent en bonne forme physique.

Emile Cheilletz, 18 ans, le benjamin du groupe, raconte : « Lundi matin, nous avons levé le

camp à 7 heures. Alertés par la pluie qui tombait en abondance, nous avons décidé de gagner l'entrée. Nous avons commencé à progresser mais, brusquement. les eaux ont grossi et, pour passer le siphon, nous avons dù plonger et continuer à la nage. Le flot montait de minute en minute et chaque chute d'eau fut transmée à vue d'œil en cataracte. Nous avons failli revenir sur nos pas mais nous avons compris qu'il était impossible de faire marche arrière. C'est aux environs de 10 heures que nous avons perdu notre premier camarade, Bernard Rassy. Il paraissait fatigué et nous avons cherché une corde pour l'amarrer mais il a lâché prise et il a été entraîné par le flot ».

Jean Dupont

a décroché « Peu de temps après, a poursuivi le narrateur, nous avons dù tendre une échelle pour franchir une faille, la tête en bas avec appui des mains et des pieds. C'est alors Jean Dupont qui a décroché. Nous l'avons vu tomber dans la cascade. Il a roulé dans l'eau et nous avons pu suivre la trace lumineuse de son casque, Nous espérions qu'il pourrait se rétablir mais il nous était impossible de faire quoi que ce soit pour lui. Nous avons continué à progresser en varappant, dormant comme nous pouvions sur d'étroites corniches, souffrant du froid, de la faim, de nos blessures aux mains et aussi de l'obscurité, car il ne nous restait qu'une lampe

mains et aussi de l'obscurre, car il ne nous restait qu'une lampe que nous devions économiser. « J'ai bien failli y rester moi-mème, a ajouté Emile Cheilletz. En passant un puits, j'ai basculé et j'ai rebondi sur une corniche à 15 mètres en contrebas. Puis je suis tombé encore de 5 mètres. Mais j'ai pu me relever et continuer ». C'est alors que le jeune homme a raconté que ses deux camarades et lui s'étaient soutenus en man-

geant le ceinturon.

« Sans ce cuir qui nous a permis de mâchonner, il est vraisem-blable que nous n'aurions pas at-teint la sortie », a affirmé Cheil-

« Nous avons atteint l'entree mercredi soir, mais une cataracte interdisait le passage et nous avons campé tous les trois sur une corniche, a poursuivi le jeu-ne homme. Hier matin, nous avons aperçu des lumières et nous nous sommes mis en posiavois aptique des fatheres de la company que les secours arrivaient, mais nous avons vu qu'il s'agissait de bidons. Nous en avons ramassé quinze au passage et nous en avons lâché cinq à l'intention de nos camarades dont nous ne savions pas ce qu'ils étaient devenus. Ces dix bidons nous ont permis de manger, de nous éclairer et, même de fumer. Ce matin, nous avons constaté que la cataracte avait disparu, Nous rassemblions nos forces pour escalader la petite falaise qui nous barrait le chemin lorsque nous avons apercu la lutilité.

lorsque nous avons aperçu la lumière de Charles Schaffran qui nous rejoignait avec une échelle. »



M. et Mme Henri Rassy, les parents du disparu.